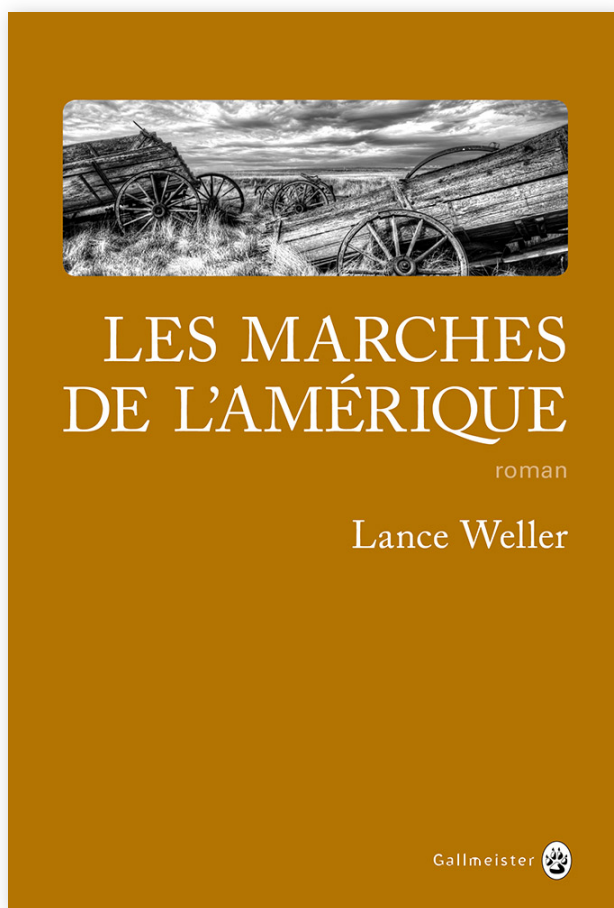




Les Marches de l'Amérique

Lance Weller



DOSSIER DE PRESSE

CONTACT ET INFORMATION

Éditions Gallmeister / 13, rue de Nesle / 75006 Paris
Tél. : 01 45 44 61 33 / info@gallmeister.fr

LE FIGARO Littéraire

12 juin 2017

La beauté se lève sur les rêves brisés

LANCE WELLER Au XIX^e siècle, l'errance de deux hommes aux confins des États-Unis. Un chef-d'œuvre.

ASTRID DE LARMINAT
adelarminat@lefigaro.fr

EN 1846, dans un vaste espace encore sauvage entre la frontière des États-Unis et celle du Mexique, des hommes minuscules marchent. Le ciel, au-dessus, les écrase de sa grandeur. Et lorsque la nuit descend et dévoile les profondeurs stellaires, ils sont saisis d'effroi et d'émerveillement. Un jour, deux chariots se croisent; l'un cherche l'Ouest, l'autre va vers le Sud. Dans le premier, une petite fille observe les passagers de l'autre convoi. Il y a une femme à la peau cuivrée, si belle que c'en est presque terrifiant; un homme dont l'ex-

pression de bienveillance atténue la laideur; et un autre, de petite taille, aux traits empreints de douleur et de douceur rentrées. Cet homme-là, Tom Hawkins, est un tueur réputé, et la femme, une jeune esclave que son maître prostituait. Mais la petite fille n'a pas peur. Au contraire, lorsque Tom boit l'eau qu'elle lui offre, elle sent une lumière la traverser.

Le roman s'ouvre sur cette scène puis rembobine le temps et récapitule l'existence de ces trois personnages. On apprend ainsi comment Tom, enfant silencieux au regard de prophète, est devenu un vagabond armé d'un poignard redoutable. Et comment il a rencontré le deuxième homme du chariot, Pigsmeat, son compagnon de route depuis

quinze ans.

Il y a dans ce duo d'hommes, leur errance et leurs doutes, une extraordinaire poésie qui n'est pas sans rappeler *Don Quichotte* et *En attendant Godot*. Et pas plus qu'on ne peut résumer ces deux chefs-d'œuvre, on ne peut raconter *Les Marches de l'Amérique*. D'autant que l'auteur, Lance Weller, ne cesse de montrer qu'il est vain de désirer un dénouement à une histoire, comme il est vain de vouloir donner un sens à la vie d'un homme, parce que l'essentiel se joue sur le chemin, même s'il semble ne mener nulle part.

Récit biblique

Pour cela, il brise la chronologie et compose son récit selon une structure spatiale qui suit la trajectoire aléatoire des personnages. Des personnages dont les routes finiront par converger,

comme les branches d'une étoile, vers une scène centrale irradiante, au moment où Tom arrive dans une ville, un tissu de lin blanc autour de la taille, monté sur une mule menée par Pigsmeat. C'est ainsi que Flora, la jeune prostituée, les voit apparaître la première fois. Pour casser l'artifice du suspens, l'auteur ne cesse d'annoncer les événements à venir. Et pourtant, plus on s'enfonce dans ce monde, plus on est intrigué. Parce qu'en s'immergeant, sans rien en attendre,

dans l'histoire de ces hommes, on en sent le poids de mystère, on s'approche de l'énigme profonde de la condition humaine, dont l'ultime parole de Tom révélera le secret dans un silence d'après l'Apocalypse.

La petite fille du début disparaît après la première scène. Mais le lecteur imagine que c'est elle qui, plus tard, aura transmis à ses fils et aux fils de ses fils cette histoire de sueur et de sang qui ressemble à un récit biblique. Il y est question d'innocence, de sacrifice, de faute originelle, individuelle et collective - le massacre des Indiens, l'esclavage des Noirs. Il y est question d'un rêve où l'homme s'est abîmé, celui de bâtir un homme nouveau sur une terre nouvelle. Pourtant, sur les ruines de ce rêve américain, au-dessus de scènes de carnage, dans la splendeur des paysages, se lève finalement une lumière d'une beauté et d'une tendresse inouïes, celle de l'homme. *Ecce homo.* ■

LES MARCHES DE L'AMÉRIQUE

De Lance Weller,
traduit de l'américain
par François Happe,
Gallmeister,
370 p., 24,20 €.



LE FIGARO
MAGAZINE

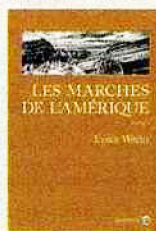
24 mars 2017

LE MARQUE-PAGE DE NICOLAS UNGEMUTH

IMPITOYABLE

Depuis le big bang de *Méridien de sang* (1985), on ne compte plus les écrivains américains qui ont été traumatisés par Cormac McCarthy. Le fait qu'il n'ait pas écrit un seul livre depuis *La Route* (2006) libère la place et permet aux élèves du maître de le plagier en toute tranquillité. La plupart sont médiocres et envoient régulièrement des westerns « baroques », « crépusculaires », « violents », « bibliques » ou « apocalyptiques » (cochez le cliché de votre choix), mais ce n'est pas le cas de Lance Weller, déjà responsable du très bon *Wilderness*, (2013). *Les Marches de l'Amérique* trottent dans les pas du géant Cormac, certes, mais trouvent leur propre voie. Voici donc l'histoire de deux amis, un petit beau gosse et un grand laideron, traversant le sud de l'Amérique un peu avant le milieu du XIX^e siècle,

trimballant en carriole un macchabée et une ancienne esclave péripatéticienne libérée de son maître. Les deux gars sont des tueurs – ils n'usent de leur arme qu'en cas de légitime défense – et leurs histoires respectives sont assez troubles. Weller les raconte avec un style parfait et une imagination fertile. C'est un roman où les mères tordent les bras de leurs bébés pour les faire parler et où les fils tuent leur père. C'est un roman où un fou accompagné de psychopathes scalpe tout ce qu'il croise. C'est un roman dans lequel on peut lire des phrases comme « Il parlait trop fort pour la pièce et sa bouche édentée s'ouvrait et se refermait comme un sphincter rose dans le cadre de sa barbe couleur paille. » Que demande le peuple ?



Les Marches de l'Amérique, de Lance Weller, Gallmeister, 357 p., €24,20. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par François Happe.

Le Journal du Dimanche

26 février 2017

Les Marches de l'Amérique : le roman que Trump devrait lire

C'est un livre que Donald Trump aurait intérêt à prendre le temps de lire. *Les Marches de l'Amérique* de Lance Weller ou comment la première puissance mondiale s'est sauvagement construite.



Donald Trump devrait lire le roman Les Marches de l'Amérique, qui raconte l'histoire violente de la construction du pays. (Reuters)

Les Marches de l'Amérique raconte comment le pays a piétiné, pillé, massacré, tué à tours de bras. Pour devenir ce qu'il sera plus tard : les Etats-Unis d'Amérique, que chaque Président américain répète à l'envie avec une gourmandise de sang et de feu dans la bouche. Et un grand trou noir en guise de mémoire.

1815. Il est né l'enfant. Pas le divin enfant, oh non. "Dans une cabane pleine de grincements, près d'un cimetière, non loin de l'océan". Ses parents, Rachel et John Hawkins, lui donnent le nom de Thomas mais l'appelleront toujours Tom. Lui ne poussera pas un seul cri. Silencieux, il naît, silencieux il demeurera. Un petit être inquiétant pour cette mère qui peine à l'être et qui lui tordra le bras dès qu'elle le pourra. Un petit être inquiétant pour ce père à la main lourde. Le trio bancal s'installe dans le territoire de l'Illinois. Tom Weller dans une écriture de pure magie, violente, incandescente et épineuse installe le drame. Le premier.

Lire aussi : Discours sur l'état de l'union : Donald Trump ouvre une nouvelle page de son mandat

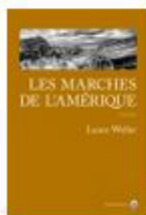
L'enfant qui ne fut jamais un enfant

Sous la forme de quatre guerriers indiens. Qui veulent de la nourriture, de l'eau. Le père, courageux, refuse, l'Indien le frappe, le père se pisso dessus. Et la honte qui arrive "comme le souffle bref d'un déplacement d'air sur son visage". Tom Hawkins a pris le fusil, celui de l'Indien et d'un seul coup, il se met à parler, lui l'enfant silencieux. Il prononce des mots, des phrases que jamais le père n'aurait pu exprimer. Et ainsi, il l'humilie, il fait fuir les Indiens. Le silence était une torture, sa parole devient une arme létale. Plus rien ne sera jamais comme avant entre le père et son fils.

Entre en scène le deuxième personnage de ce roman sculpté dans une langue organique qui puise sa force dans un sol ingrat et une terre amère. Il refuse de donner le nom que sa mère morte en couche lui avait offert. Il préfère celui de Pigsmeat Spence. Les deux mômes ne le savent pas encore, ils se reverront plus tard, bien plus tard. En 1946. "Ils étaient devenus bien différents de ce qu'ils avaient été. Différents ou épurés, en quelque sorte, pour être plus conforme aux choses qu'ils portaient dans leur cœur". Le style de Lance Weller ne plie jamais, il ressemble aux battements d'un cœur rouge sang, il ressemble à la vie et la mort. Il vous asphyxie. On en redemande.

L'Amérique en construction

"L'idée que l'Amérique n'allait pas tarder à arriver était dans l'air". Tout le monde tue tout le monde. Déjà. La violence habite l'espace, le corps et les esprits, rien ne se fait sans le bruit des armes, l'odeur de la mort et le goût du métal. On comprend que pour édifier ce géant territorial, les hommes aux commandes du pays ont orchestré prise de guerre sur prise de guerre: les anciennes puissances coloniales, les Indiens et les Mexicains. Il est amusant de constater que les deux amis cheminent, errent sans but dans l'immensité que les politiques de Washington veulent absolument voir conquérir. Au fond, que faire de cet espace sans horizon? Alors, l'un regarde, l'autre tue. Ils n'ont conscience de rien, ils ne peuvent deviner que dans leur quête vaine se dessine en toile de fond, une histoire qui les dépasse, une histoire qui leur échappe et dont ils sont pourtant les architectes anonymes. Eux brûlent sous le soleil, sous la neige, dans le vent et la poussière. Leur vie n'a pas de but. Flora va leur en donner un, va leur offrir un sens de leur passage sur terre. Flora, la troisième pièce maîtresse du roman. L'esclave, la chose, la putain de Boss, la madone de Tom. Le trio de l'amour, de la force et de la rédemption. Et Flora qui dira, contemplant l'immensité des terres qui fuient devant elle : "Si ce n'est pas l'Amérique, alors qu'est ce que c'est?". "Rien dont je me souviens" lui rétorque Pigsmeat. Regarde un peu. Qui aurait envie de vivre là-bas, à part les sauvages et les fous ?" L'Amérique de la frontière, sans mur et sans barrière, un front perpétuellement mobile, un front de rapaces. Cette Amérique qui deviendra plus tard, passé le 19ème siècle, celle de Donald Trump, bâtie sur le vol, le meurtre et le mensonge. Des souvenirs et des blessures que le magnifique et torturé roman de Lance Weller vient raviver. Et c'est tant mieux.



***Les Marches de l'Amérique, Lance Weller, Gallmeister, 355 p., 24,20 €.**

Karen Lajon - leJDD.fr